

Dénaturaliser la femme : *Le deuxième sexe* entre modernité et postmodernité

CAPUCINE MERCIER, *Université Laval*

RÉSUMÉ : En entreprenant d'étudier le sujet femme pour en dévoiler la signification dans *Le deuxième sexe*, Beauvoir est amenée à déborder son propre cadre théorique et à user d'une nouvelle méthode philosophique qui n'est pas sans évoquer la généalogie foucauldienne. Sa démarche de dénaturalisation de la femme fait émerger une tension entre deux conceptions du sujet : celle, existentialiste, d'un sujet souverain qui constitue la prémisse théorique de Beauvoir, et celle d'un sujet constitué par son environnement, comme l'est le sujet femme, qui surgit de l'analyse philosophique. *Le deuxième sexe* se présente ainsi comme un point de transition entre la pensée philosophique moderne et celle, postmoderne, qui remet en cause la souveraineté du sujet.

Introduction

Ouvrage long, riche, et parfois déroutant, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir se présente comme une enquête sur le sujet femme. Il s'agit sans conteste d'un texte fondateur pour le féminisme, qui continue de susciter la réflexion encore aujourd'hui. La démarche de Beauvoir se laisse en effet difficilement cerner ; la philosophe fait appel à une multiplicité de sources (histoire, biologie, littérature, mythes, etc.) et de méthodes. Mais plus encore, c'est l'objet même de l'analyse qui déroute, puisqu'il n'est justement pas posé comme objet, mais mis en question. En analysant le sujet

femme, Beauvoir ne dissèque pas un objet donné, mais soulève un problème ; elle demande : « qu'est-ce qu'une femme ?¹ ». Sa démarche nous paraît avoir par là quelque chose de profondément original, et même de révolutionnaire, qui explique que *Le deuxième sexe* nourrisse encore la réflexion féministe aujourd'hui. Bien qu'elle soit certainement basée sur des préceptes existentialistes, humanistes et phénoménologiques, l'analyse déployée dans *Le deuxième sexe* déborde ce cadre, voire en révèle les contradictions, et pointe même vers un certain postmodernisme.

En effet, en essayant d'étudier le phénomène « femme » dans *Le deuxième sexe*, Beauvoir en vient à penser un sujet au moins en partie déterminé par sa situation, ce qui crée une certaine tension dans son œuvre entre deux notions distinctes du sujet : celle d'un sujet existentialiste (libre et transcendant) d'inspiration sartrienne, qui constitue l'une des prémisses théoriques de sa démarche et celle d'un sujet « constitué » par sa situation, qui est en quelque sorte le point d'arrivée de sa réflexion². Nous soulignerons ici la particularité de la démarche de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*, qui fait de cette œuvre un point de transition entre une conception moderne et humaniste du sujet souverain, et une conception postmoderne du sujet *constitué*. Cette analyse se fera en trois temps. Nous caractériserons d'abord brièvement la démarche féministe particulière de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* comme une *dénaturalisation* de la femme. Puis, nous considérerons en quoi cette démarche s'éloigne des préceptes mêmes de l'existentialisme de par son objet d'analyse particulier : le sujet femme. Pour ce faire, nous ferons appel à diverses commentatrices qui examinent l'œuvre beauvoirienne dans la perspective du féminisme de la troisième vague, soit avec des outils théoriques inaccessibles à Beauvoir. Finalement, nous montrerons en quoi la démarche beauvoirienne peut être considérée comme une généalogie, et se rapproche en général du courant poststructuraliste qui la suit chronologiquement. Il apparaîtra alors non seulement que *Le deuxième sexe* anticipe certains aspects de la pensée philosophique postmoderne, mais aussi qu'à travers l'œuvre fondatrice de Beauvoir, c'est la démarche féministe elle-même qui ébranle la notion philosophique du sujet.

1. Dénaturaliser la femme

Le deuxième sexe s'ouvre sur un constat, à savoir, qu'il existe des femmes, et sur une question : « qu'est-ce qu'une femme ? ». Beauvoir pose donc au départ non une thèse, mais un problème. Elle commence en constatant l'*existence* des femmes et en s'interrogeant sur sa *signification*, en vertu du précepte existentialiste « l'existence précède l'essence ». Beauvoir rejette donc à l'avance toute notion d'une *essence* de la féminité qui précéderait l'existence féminine. Mais elle nie aussi tout nominalisme ; affirmer que la signification de « femme » ne renvoie à aucune vérité éternelle n'implique pas que ce terme soit vide de sens. Le mot « femme » a bien un contenu. Car le social n'est pas rien ; au contraire, les significations humaines ont un sens absolu, quoique sujet à changement³. Simplement, le fait qu'une certaine catégorie d'êtres existe ne nous informe pas *a priori* sur sa signification ; la signification de l'existence féminine et de la catégorie « femme » doit plutôt être tirée de cette existence même.

Beauvoir commence donc, non en tenant la notion de « femme » pour acquise (en la considérant comme naturelle), mais en la problématisant. Par conséquent, son analyse ne présuppose pas l'oppression de la femme, mais met à jour ce problème à partir de son étude de l'existence féminine, en dévoilant cette existence comme *caractérisée par la domination masculine*. Cette démarche se distingue de celle des féministes de la première vague ; après Beauvoir, le féminisme n'est plus simplement un mouvement qui vise à obtenir des droits pour une certaine catégorie d'êtres : il devient une mise en cause de cette catégorie même. Des questions comme « la femme devrait-elle exister ? » et « quelle est sa signification ? » surgissent et compliquent le simple problème de l'égalité entre les hommes et les femmes. Afin de découvrir la signification de cet « être étrange » qu'est la femme, Beauvoir décrit donc en détail l'existence féminine, ainsi que les divers mythes qui définissent la signification de la féminité. Suspendant tout présupposé au sujet de la femme, elle l'étudie comme un *phénomène*, ce qui pousse certaines autrices à qualifier sa démarche de phénoménologique⁴.

Cette approche a pour effet direct et révolutionnaire de *dénaturaliser* la femme. En niant toute essence naturelle de la féminité, Beauvoir montre que la femme est le produit d'une situation sociale, un « produit élaboré par la civilisation⁵ ». Elle s'attache ainsi, non à *comprendre* l'infériorité féminine, ce qui reviendrait en fin de compte à la justifier, mais plutôt à démontrer qu'elle est un fait humain contingent, et non naturel. L'oppression de sujets subalternes fait en effet souvent appel à la notion de nature, par exemple lorsque les caractéristiques « naturelles » des personnes opprimées sont évoquées pour justifier leur oppression⁶. Ce mécanisme est à l'œuvre dans la domination patriarcale que décrit Beauvoir. Les caractéristiques de la femme sont en effet considérées comme un fait naturel, une essence : c'est la notion d'« éternel féminin », que Beauvoir rejette dès l'introduction. Dans le deuxième tome du *Deuxième sexe* la philosophe montre que ces caractéristiques sont bien plutôt l'effet de la situation particulière de la femme. Elle résume ainsi le résultat de sa recherche : « les conduites que l'on dénonce ne sont pas dictées à la femme par ses hormones ni par les cases de son cerveau : elles sont indiquées en creux par sa situation⁷ ». En plus d'être naturalisée comme catégorie, la femme est aussi fortement associée à la nature dans l'imaginaire collectif. Dans le chapitre « Mythes » Beauvoir explore la signification du féminin dans la culture occidentale et son association à la nature, à la chair et à la magie : « La femme nous est apparue comme *chair* : la chair du mâle est engendrée par le ventre maternel et recrée dans les étreintes de l'amante ; par là la femme s'apparente à la *nature* : bête, vallon de sang, rose épanouie, sirène, courbe d'une colline, elle donne à l'homme l'humus, la sève, la beauté sensible et l'âme du monde⁸ ». Associée à l'immanence de la nature, la femme est comme elle subordonnée à l'homme, qui représente la transcendance et la raison.

La naturalisation de la femme a ainsi deux effets : elle légitime les rapports de pouvoir en place (les femmes sont subordonnées aux hommes parce qu'elles leur sont « naturellement » inférieures), et elle prévient à la racine toute possibilité de résistance. En effet,

ce qui est « naturel » paraît échapper à l'histoire : « une situation qui s'est créée à travers le temps peut se défaire en un autre temps [...] ; il semble au contraire qu'une condition naturelle défie le changement⁹ ». La *dénaturalisation* est donc la première étape nécessaire pour combattre l'oppression des femmes : c'est par ce processus que Beauvoir lève l'illusion qui présente leur infériorité et leur subordination comme un destin inéluctable.

2. *Un sujet existentialiste ?*

Nous avons souligné que Beauvoir s'attaquait à la question du sujet femme en suspendant toute supposition d'une nature ou d'une essence féminine. Elle admet toutefois elle-même qu'il est impossible de traiter d'un sujet sans prendre parti pour certaines valeurs : « il n'est pas de description soi-disant objective qui ne s'enlève sur un arrière-plan éthique¹⁰ ». Son approche n'est donc pas dénuée de présupposés ; au contraire, s'opposer à la *situation* faite au sujet femme requiert un certain cadre éthique. Beauvoir clarifie dès l'introduction du *Deuxième sexe* sur quelles bases elle entend analyser la situation de la femme : « la perspective que nous adoptons, c'est celle de la morale existentialiste¹¹ ». Cette morale, inspirée de l'opposition élaborée par Jean-Paul Sartre entre la transcendance de la conscience et l'immanence des objets, se fonde sur la reconnaissance de la transcendance comme caractéristique essentielle du sujet : « tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance¹² ». Elle permet donc à Beauvoir de condamner la situation faite aux femmes, par laquelle on les prive de leur transcendance et les condamne à retomber dans l'immanence.

Si Beauvoir s'appuie sur une conception sartrienne du sujet¹³, celle-ci ne se trouve pas pour autant simplement reproduite dans son œuvre. Plusieurs autrices ont au contraire relevé que Beauvoir dépasse le cadre de l'existentialisme sartrien ; pour certaines, loin de simplement imiter Sartre, Beauvoir le subvertirait¹⁴. En effet, Sartre conçoit la liberté comme *ontologique*, c'est-à-dire comme une caractéristique fondamentale de toute conscience : « ma liberté

est perpétuellement en question dans mon être ; elle n'est pas une qualité surajoutée ou une propriété de ma nature ; elle est très exactement l'étoffe de mon être¹⁵ ». La conscience constitue pour lui un *pour-soi*, c'est-à-dire que contrairement aux objets qui ont en eux-mêmes leur essence, elle n'acquiert son sens qu'à travers son existence, soit en agissant dans le monde. C'est cette absence d'essence prédéterminée qui constitue la liberté fondamentale de la conscience ; son être est toujours à accomplir, en projet. Sartre reconnaît par ailleurs que la liberté ne se réalise que dans un monde intersubjectif : « le pour-soi ne peut se choisir qu'au-delà de certaines significations dont il n'est pas l'origine¹⁶ ». Or, pour Beauvoir, cet aspect relationnel de la liberté prime sur son caractère ontologique. Amenant au premier plan l'élément intersubjectif de la liberté présent dans la pensée sartrienne, elle affirme qu'autrui seul peut m'offrir des possibilités concrètes de réaliser ma liberté, comme je peux en offrir à la réalisation de la sienne. Ou, à l'opposé, autrui peut me priver de toute possibilité concrète de me réaliser, ce qui se produit par exemple lorsqu'un groupe est opprimé. C'est pourquoi, si la liberté de la conscience est pour Sartre inaliénable, Beauvoir est quant à elle réticente à admettre qu'un être privé de toute possibilité concrète de réaliser sa liberté puisse encore être « libre ». Ainsi, dans *La force de l'âge*, Beauvoir relate un débat qu'elle eut avec Sartre sur l'importance de la situation pour la liberté. Alors que Sartre soutenait que même une femme enfermée dans un harem est encore libre¹⁷, Beauvoir arguait au contraire que dans une telle situation on ne pouvait plus parler de liberté. Elle conclut : « je m'obstinaï longtemps et je ne cédaï que du bout des lèvres. Au fond, j'avais raison¹⁸ ».

Pour Linda Singer, cette sensibilité au rôle joué par autrui dans mes propres possibilités s'explique par la *situation* de Beauvoir elle-même. L'écriture de Beauvoir exprime selon elle le point de vue de la différence ; celui d'une femme dans un monde d'hommes, le monde de la philosophie. C'est d'ailleurs en pensant la situation spécifique des femmes que Beauvoir réalise qu'une notion abstraite de liberté ne suffit pas et que, dans certains cas,

il ne reste aucune liberté réelle. Elle s'oppose ainsi à un idéal de liberté caractéristique d'une situation privilégiée. En effet, remarque Singer, les personnes occupant une position de privilège, comme c'est le cas de Sartre, tendent à concevoir la liberté comme une caractéristique personnelle ; celles et ceux qui, au contraire, sont opprimé. e. s, savent que la liberté se situe dans les relations avec autrui. Un point de vue non privilégié entraîne donc une conscience accrue du rôle d'autrui dans la définition de la situation et des possibilités d'un individu. En effet, pour les personnes dont la liberté n'est pas socialement reconnue et appuyée, une éthique de l'autonomie qui définit les relations aux autres en termes de distance et d'indifférence ne suffit pas¹⁹. Beauvoir représente donc «une voix discordante, résistant à l'idée d'une liberté isolée²⁰».

Ce faisant, elle mine à la racine la conception du sujet autonome qui est celle de l'existentialisme sartrien et de la tradition philosophique moderne en général. En effet, la tradition qui mène de René Descartes à la phénoménologie husserlienne et à Sartre met l'accent sur la transcendance de la subjectivité, ce qui l'amène à négliger l'importance d'autrui et de l'environnement dans la constitution de ce sujet. Le sujet transcendant est conçu comme premier et indépendant par rapport au monde. C'est ce qu'exprime Descartes lorsque, décrivant sa découverte d'un pur *cogito*, il écrit : «je connus là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui pour être n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle²¹». Edmund Husserl reprend cette idée du sujet comme point de départ radical de toute connaissance en fondant la méthode phénoménologique. Comme Descartes, son approche philosophique l'amène à considérer le monde comme secondaire par rapport à la conscience, dont il tire son sens : «l'existence naturelle du monde - du monde dont je puis parler - présuppose comme une existence en soi antérieure celle de l'*ego* pur et de ses *cogitationes*. Le domaine d'existence naturelle n'a donc qu'une autorité de second ordre et présuppose toujours le domaine transcendantal²²». Martin Heidegger, puis Sartre s'inscrivent dans cette tradition qui prend le sujet pour point

de départ absolu, reléguant les relations à autrui et au monde au «second ordre». Ces auteurs traitent bien sûr de l'intersubjectivité dans leur œuvre, mais ils l'envisagent comme l'une des composantes de l'expérience d'une conscience pure, qui constitue ses rapports au monde plutôt qu'elle n'est constituée par eux. Cette priorité et cette autonomie du sujet se trouvent radicalement mises en cause dans la seconde moitié du vingtième siècle par les philosophies postmodernes qui visent à décentrer le sujet, c'est-à-dire qui conçoivent le sujet comme produit par son environnement²³. Michel Foucault, par exemple, théorise la constitution du sujet comme un assujettissement originaire aux normes d'un régime de pouvoir et de savoir. Le féminisme de la deuxième vague se fait lui aussi critique du sujet moderne en lui opposant un sujet situé, c'est-à-dire constitué par sa relation au monde et par la place qu'elle ou il y occupe. C'est ce mouvement de décentrement du sujet qui s'amorce selon nous à travers l'importance accordée par Beauvoir à la *situation*. En reconnaissant que la situation des femmes joue un rôle fondamental dans leurs possibilités de se réaliser dans le monde, Beauvoir ouvre la porte à un questionnement de l'universalité et de l'autonomie du sujet. En d'autres termes, il devient pertinent de se demander si tous les sujets ont vraiment les mêmes caractéristiques ontologiques fondamentales, et si la situation n'est peut-être pas aussi, sinon plus, originelle que la subjectivité.

Si la propre subjectivité féminine de Beauvoir l'amène possiblement à nuancer sa compréhension du sujet, c'est toutefois plus fondamentalement le sujet d'analyse très particulier que choisit Beauvoir dans *Le deuxième sexe* qui la force à s'éloigner radicalement du modèle du pur cogito cartésien. Beauvoir s'y éloigne d'ailleurs de façon plus marquée de l'existentialisme sartrien, auquel elle restait davantage fidèle dans ses travaux précédents. Susan Hekman avance ainsi que pour analyser l'existence féminine, Beauvoir doit ni plus ni moins inventer une nouvelle méthode philosophique, qui prend pour point de départ les êtres humains en tant qu'ils sont singulièrement situés, et non en les considérant comme des entités abstraites²⁴. En effet, nous avons

vu que Beauvoir se refuse à définir la femme par une quelconque essence. Sa méthode consiste plutôt à considérer l'existence féminine pour tâcher d'en découvrir la signification. Or, considérer l'existence des femmes, c'est considérer celles-ci dans un contexte social concret, en interaction avec autrui ; d'autant plus que Beauvoir relève rapidement que c'est par rapport à l'homme que la femme se définit comme femme : « l'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi, mais relativement à lui²⁵ ». Pour comprendre ce qu'est la femme, il faut donc nécessairement la considérer dans ses rapports avec autrui : elle est femme parce qu'elle n'est pas homme, parce qu'elle est subordonnée à l'homme. Or les méthodes philosophiques que Beauvoir a à sa disposition ne sont que partiellement adéquates : le sujet de l'analyse « fait effectivement éclater les limites de ces philosophies²⁶ ». Si la position de Beauvoir quant à la femme, et la méthode employée dans *Le deuxième sexe* peuvent sembler confuses ou dérouter le lecteur, ce serait donc en raison de la nature radicale de l'entreprise. Beauvoir est pour ainsi dire en terrain inconnu ; les outils philosophiques dont elle dispose commencent, face à la réalité à analyser, à montrer leurs limites et à révéler le besoin d'une nouvelle façon de penser l'interdépendance et la constitution du sujet à travers ses relations avec d'autres sujets et avec son environnement.

Beauvoir s'éloigne donc de la doctrine existentialiste en accordant un rôle important à la *situation* dans la définition du sujet et en relativisant la liberté ontologique sartrienne. C'est pourquoi Sonia Kruks propose de positionner le sujet beauvoirien entre le sujet moderne et le sujet postmoderne²⁷. Elle le décrit comme un sujet *situé*, soit largement défini par sa situation : il ne s'agit pas d'une conscience pure, mais d'un être incarné existant dans un certain corps, à une certaine époque et dans un certain contexte social. Contrairement au sujet moderne, le sujet situé de Beauvoir ne peut pas être abstrait des caractéristiques contingentes qui définissent sa place unique dans le monde ; par conséquent, il n'est pas autonome, mais dépend des autres sujets dans ses possibilités.

3. Enquête généalogique

L'importance de la *situation* pour la formation du sujet dans le cas des femmes est donc telle qu'elle explose le cadre d'analyse moderne et force une certaine redéfinition du sujet lui-même. L'expérience vécue de la femme remet en cause l'idée de pure conscience, d'autonomie, de liberté comme caractéristiques du sujet ; elle interroge l'idée même d'un sujet préexistant à sa situation. La femme est constituée comme *femme* en relation avec d'autres sujets, elle est constituée comme *Autre* par un autre (l'homme). « On ne naît pas femme, on le devient » semble sous-entendre que le sujet est un devenir, ou du moins le produit d'un certain devenir, dans un contexte social et historique.

Tous ces éléments sont présents dans la pensée de Beauvoir, bien qu'elle-même ne les assume que par moments. Car Beauvoir n'abandonne jamais complètement la notion d'un sujet pur qui précéderait ce « devenir » femme : c'est en vertu de cette norme du sujet libre, caractérisé par sa transcendance, qu'elle s'oppose à l'oppression des femmes. Si elle peut écrire que les femmes sont maintenues indûment dans l'infériorité et privées de leur transcendance de sujet, c'est parce qu'elle compare le sujet femme à un modèle du sujet libre qui préexisterait à l'oppression ou continuerait d'exister potentiellement en chaque femme²⁸. En d'autres mots, les femmes peuvent se libérer *parce que leur liberté est plus fondamentale que leur oppression* ; elle est une caractéristique universelle de tout sujet. Cette conception d'un sujet universel différencie la pensée beauvoirienne du postmodernisme et explique que Kruks place son « sujet situé » entre le sujet moderne et le sujet postmoderne, dont il évite selon elle les écueils, en en préservant toutefois la capacité²⁹.

La pensée de Beauvoir n'en manifeste pas moins, serait-ce même à son insu, une certaine ouverture vers le postmodernisme. La méthode unique qu'elle emploie dans *Le deuxième sexe* pour dévoiler la signification de la femme, lue par certaines comme une phénoménologie, rappelle plutôt selon nous la *généalogie* que théorise Michel Foucault en s'inspirant de Friedrich Nietzsche³⁰.

Cette méthode généalogique s'oppose au point de vue *métaphysique*, qui cherche en tout phénomène une essence qui soit sa cause et pourrait être retrouvée dans sa forme la plus pure à son « origine ». À l'opposé de cette attitude, la généalogie consiste à adopter un point de vue « radicalement historique » en supposant que les phénomènes qui nous apparaissent comme des objets stables n'ont pas de cause unique, mais sont constitués historiquement à partir de sources disparates³¹.

Ainsi, pour Beauvoir, comprendre la signification du phénomène « femme » ne peut pas consister à identifier une cause et ses effets³². L'infériorité de la femme n'a pas pour Beauvoir de cause fondamentale, elle n'est pas non plus « arrivée »³³ ; on tenterait en vain de la retracer à un événement historique. Comme Foucault après elle, Beauvoir a conscience qu'identifier la cause ou l'origine d'un phénomène, c'est déjà lui reconnaître une essence, et en un sens justifier son existence³⁴. Dans le cas des femmes, vouloir attribuer leur subordination à un manque de force physique, à une nature plus docile ou sociable, ou encore la faire remonter à un événement historique précis, c'est déjà la rationaliser, lui accorder une substance qu'elle n'a pas. Tout ce qui peut être dit pour *expliquer* l'état présent des choses ne pourra que *justifier* cet état. C'est ce que Beauvoir exprime lorsqu'elle écrit : « mais précisément le seul fait que la femme est *Autre* conteste toutes les justifications que les hommes n'ont jamais pu en donner ; elles leur étaient trop évidemment dictées par leur intérêt³⁵ ». Voilà pourquoi Beauvoir ne tente à aucun moment d'*expliquer* l'oppression des femmes, soit d'en énumérer les « raisons » ; elle la constate et la décrit dans ses effets. Pour paraphraser Foucault, la question à poser n'est pas « pourquoi ? », mais « comment ? ». La *raison* de l'oppression doit demeurer à jamais mystérieuse, car cet état des choses n'est pas nécessaire, mais absolument contingent. Si Beauvoir pose la question « comment toute cette histoire a-t-elle commencé³⁶ ? » elle se garde bien d'y répondre et souligne plutôt que toutes les réponses qui y ont été faites à travers les âges sont suspectes, car, venant d'hommes, elles visaient avant tout à justifier l'état présent des choses.

La méthode de Beauvoir est donc généalogique en ce qu'elle ne cherche pas une origine ou une explication, mais fait plutôt la description de la constitution d'une réalité à travers la multiplicité de facteurs qui la composent : « nous essaierons de montrer positivement comment la "réalité féminine" s'est constituée³⁷ ». Beauvoir n'emploie pas non plus le terme « être » pour référer à l'essence d'une chose ; comme elle le souligne dans un passage traitant de l'infériorité des femmes, « être c'est être devenu, c'est avoir été fait tel qu'on se manifeste³⁸ ». Si elle fait une description aussi large de la femme, couvrant les mythes, les aspects biologiques, psychologiques et historiques et les différentes étapes de la vie féminine, c'est qu'elle considère que la femme est le produit d'une multiplicité de circonstances : « aucun facteur singulier ne définit son destin³⁹ ».

4. Vers le sujet postmoderne

En plus d'employer une méthode qui ressemble à la généalogie par sa volonté de ne supposer aucune essence au phénomène étudié, les conclusions auxquelles parvient Beauvoir semblent aussi devancer le travail de Foucault sur le sujet. Comme nous l'avons vu, Beauvoir révèle que la femme est le produit de sa situation : « car non seulement la femme ne choisit pas sa situation, selon Beauvoir, elle est le produit de cette situation⁴⁰ ». En reconnaissant que le sujet est constitué, du moins dans le cas d'une situation de subordination comme celle des femmes, la philosophe ouvre le chemin à la pensée foucauldienne. Foucault, en effet, s'intéressera à la constitution des sujets au sein de régime de pouvoir et de savoir qui déterminent à quelles conditions se constitue la subjectivité⁴¹. Le féminisme de la deuxième, et surtout de la troisième vague, sera quant à lui l'héritier direct du questionnement de Beauvoir sur le sujet à travers la « femme ».

Beauvoir elle-même ne va toutefois pas jusqu'à théoriser elle-même un sujet constitué. Comme nous l'avons montré, elle demeure attachée à une conception du sujet moderne qui fournit à son analyse un cadre éthique, celui de la morale existentialiste. Son ambiguïté

face à la naturalité des corps l'empêche également de franchir ce pas. Si elle montre que la féminité est une signification humaine contingente, elle semble toutefois (du moins par moment) considérer le corps femelle comme un donné naturel. Elle dénaturalise la femme en montrant que le caractère « féminin » est le produit d'une situation sociale, mais cette dénaturalisation ne s'étend pas au corps. Par exemple, elle écrit dans la conclusion du *Deuxième sexe* : « il demeurera toujours entre l'homme et la femme certaines différences [...] ses rapports à son corps, au corps mâle, à l'enfant, ne seront jamais identiques à ceux que l'homme soutient avec son corps, avec le corps féminin et avec l'enfant⁴² ». Une telle affirmation présente les corps sexués comme des faits véritablement naturels, dont la signification n'est susceptible d'évoluer historiquement que dans une certaine limite ; bref, quelque chose de « naturel » demeurera toujours dans le sexe. En impliquant un certain lien de nécessité entre le corps sexué et l'expérience vécue, cette supposition rétablit la connexion entre « femelle » et « femme » que Beauvoir cherche par ailleurs à briser. Stevi Jackson résume ainsi l'ambivalence de Beauvoir par rapport aux « faits » naturels que constituent pour elles les différences physiologiques et biologiques entre les sexes : « alors même qu'elle traite les différences corporelles comme des “faits” et qu'elle ne parvient pas à une mise en question adéquate de la science patriarcale qui a produit ces faits, elle poursuit en affirmant “qu'en eux-mêmes, ils n'ont aucune signification”⁴³ ». Incapable de contester radicalement la naturalité des faits biologiques, comme le feront les féministes matérialistes, Beauvoir met du moins en cause leur signification.

Une tension demeure donc irrésolue dans son œuvre : Beauvoir entame le processus de dénaturalisation du sujet femme, mais ne le mène pas à bout. Le féminisme matérialiste et le féminisme *queer* radicaliseront la pensée beauvoirienne en avançant la thèse que le sexe biologique est lui aussi un construit social, achevant ainsi la dénaturalisation de la catégorie femme. Refusant de reconnaître une quelconque signification « naturelle » aux corps sexués, ces théories affirment que ce sont en tant qu'ils sont investis de significations

humaines façonnées par divers rapports de pouvoir que les corps sont perçus comme « mâle » et « femelle »⁴⁴. Dans leur refus de tout fait naturel « brut », ces théoriciennes se situent dans le sillage direct de la pensée beauvoirienne. Beauvoir elle-même, toutefois, ne remet pas en cause l'évidente matérialité du sexe biologique et concentre plutôt sa critique sur la signification donnée à ses catégories.

Conclusion

En somme, l'analyse que Beauvoir fait de la femme est révolutionnaire du point de vue du sujet : elle amorce en quelque sorte l'évolution de la conception moderne du sujet vers sa conception postmoderne dans la pensée féministe, sinon dans la philosophie même. Confrontée à toute une classe d'êtres constitués comme inférieurs au sein d'une société patriarcale, Beauvoir est amenée à interroger de façon radicale l'importance de la *situation* dans la constitution du sujet. La méthode même qu'elle développe pour analyser le sujet femme est entièrement nouvelle. Refusant de simplement définir la femme par son corps et mettant en suspens toute croyance en une essence de la féminité, son approche est moins phénoménologique (la phénoménologie husserlienne étant après tout la recherche d'une *essence*) que généalogique. Beauvoir cherche à cerner *comment* la femme est devenue (et continue à *devenir*) ce qu'elle est. Ce faisant, elle montre que les traits qui la caractérisent découlent de la situation d'infériorité dans laquelle elle est maintenue. La démarche de Beauvoir tire toutefois sa force critique d'une conception existentialiste du sujet, qu'elle est par conséquent incapable de remettre fondamentalement en cause.

Loin de l'invalider, cette tension entre le cadre théorique, issu d'une tradition philosophique moderne, et le résultat de sa réflexion se révèle fertile pour le féminisme. En effet, c'est cette contradiction qu'exploitent les théoriciennes qui suivent Beauvoir pour critiquer la conception humaniste d'un sujet universel. Dans le sillage du *Deuxième sexe*, la réflexion féministe sur le sujet se divise en deux tendances, qui mettent chacune à leur façon en cause la notion humaniste du *sujet universel*. Certaines penseuses

s'attachent à montrer que les valeurs supposément universelles de la transcendance et de la liberté sont de fait implicitement masculines, puisqu'elles sont le produit d'une société inégalitaire où le féminin, l'immanence et le corps sont dévalués. Ces féministes tentent d'habiter la position de la subjectivité féminine et d'en faire une force, un point de départ pour une contestation des valeurs masculines au nom desquelles les femmes (et bien d'autres catégories d'êtres, humains ou non) sont opprimées⁴⁵. La démarche de Beauvoir ouvre ainsi la voie à une revendication du féminin que la philosophe elle-même n'a jamais tenté. Par ailleurs, d'autres héritières de Beauvoir tendront plutôt à radicaliser les éléments présents dans sa pensée que nous avons fait ressortir comme proches de la philosophie poststructuraliste⁴⁶. Plutôt que de revendiquer une valorisation du féminin, elles radicalisent l'idée du sujet constitué par sa situation et définissent la femme et l'homme comme les produits d'un rapport hiérarchique. Elles soulignent ainsi que *tout sujet* est constitué en relation avec son environnement culturel, dans un contexte historique et social donné. À travers ces courants, la pensée féministe contemporaine continue à développer et à mener à terme les idées présentes en germes dans *Le deuxième sexe*, et à remettre en doute la conception philosophique du sujet. Assumant l'ambiguïté qui découle d'une prise en compte rigoureuse de la réalité des femmes, l'ouvrage de Beauvoir se révèle ainsi riche de ses contradictions.

-
1. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, I*, Paris, Gallimard, 1949, p. 16.
 2. «Une conception différente du sujet est aussi évidente dans l'œuvre de Beauvoir : un sujet constitué plutôt que constituant, déterminé plutôt que déterminant», Susan Hekman, «Reconstituting the Subject: Feminism, Modernism, and Postmodernism», *Hypatia*, vol. 6, n° 2, 1991, p. 47, nous traduisons.
 3. «Dans le domaine terrestre, toute glorification de la terre est vraie dès qu'elle est réalisée. Que les hommes attachent du prix aux mots, aux formes [...] que dans l'amour, l'amitié ils s'accordent du prix les uns aux autres, et les objets, les événements, les hommes ont aussitôt ce prix, ils l'ont absolument», Simone de Beauvoir, *Pour une morale*

- de l'ambiguïté, Paris, Gallimard, 1947, p. 195.
4. Voir Sara Heinämaa, « Simone de Beauvoir's Phenomenology of Sexual Difference », *Hypatia*, vol. 14, n° 4, 1999, p. 114-132.
 5. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, II*, Paris, Gallimard, 1949, p. 644.
 6. C'est aussi, notamment, le cas du racisme, qui implique une « naturalisation » des caractéristiques raciales. On peut lire sur le processus de naturalisation de la race les articles « A Phenomenology of Racial Embodiment » de Linda Alcoff et « A Phenomenology of Hesitation » de Alia Al-Saji. Beauvoir elle-même souligne d'ailleurs que les mêmes processus de justifications sont à l'œuvre dans différents types d'oppression : « qu'il s'agisse, d'une race, d'une caste, d'une classe, les processus de justification sont les mêmes [...] quand un individu ou un groupe est maintenu en situation d'infériorité, le fait est qu'il est inférieur [...] le problème c'est de savoir si cet état de fait doit se perpétuer ». Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, I, op. cit.*, p. 27.
 7. Simone de Beauvoir. *Le deuxième sexe, II, op. cit.*, p. 477.
 8. *Id.*, *Le deuxième sexe, I, op. cit.*, p. 389. Le rôle dévolu à la femme et à la nature dans cet imaginaire mythique est plus complexe que le simple aperçu que nous en donnons ici. Quoique la nature soit associée à l'immanence, elle garde un pouvoir mystérieux et incontrôlable, dont les différentes figures de la femme (mère, épouse, sorcière, etc.) se trouvent aussi investies. En somme, Beauvoir souligne que la relation de l'homme à la nature est trouble et ambiguë, et que par extension sa relation à la femme l'est aussi : « L'homme recherche dans la femme l'Autre comme Nature et comme son semblable. Mais on sait quels sentiments ambivalents la Nature inspire à l'homme ». *Ibid.*, p. 245.
 9. *Ibid.*, p. 21.
 10. *Ibid.*, p. 32.
 11. *Ibid.*, p. 33.
 12. *Ibid.*
 13. Voir à ce sujet les premières pages de *Pour une morale de l'ambiguïté*, où Beauvoir réfère directement à la conception du sujet développée par Sartre dans *L'être et le néant*.
 14. Linda Singer, « Interpretation and Retrieval: Rereading Beauvoir », *Women's Studies International Forum*, vol. 8, n° 3, 1985, p. 231.
 15. Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943, p. 584.
 16. *Ibid.*, p. 685.

17. Sartre, en effet, n'hésite pas à affirmer que tout sujet est « absolument libre et responsable de [sa] situation », *Ibid.*, p. 672.
18. Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960, p. 448.
19. Linda Singer, *loc. cit.*, p. 238.
20. *Ibid.*, p. 232.
21. René Descartes, *Discours de la méthode*, Les Échos du Maquis, 2011, p. 22.
22. Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, trad. G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Librairie philosophique J Vrin, 1966, p. 18.
23. Susan Hekman, «Reconstituting the Subject: Feminism, Modernism, and Postmodernism», *Hypatia*, vol. 6, n°2, 1991, p. 45.
24. *Id.*, «Simone de Beauvoir and the Beginnings of the Feminine Subject», *Feminist Theory*, vol. 16, n° 2, août 2015, p. 145.
25. Simone de Beauvoir. *Le deuxième sexe, I, op. cit.*, p. 21.
26. *Ibid.*, p. 138.
27. Sonia Kruks, «Gender and Subjectivity: Simone de Beauvoir and Contemporary Feminism», *Signs*, vol. 18, n° 1 1992, p. 92.
28. Ce modèle est concrètement représenté par les hommes, qui servent d'élément de comparaison tout au long de l'ouvrage, et ce, même si Beauvoir souligne que bien peu d'hommes assument pleinement leur transcendance et rencontrent l'idéal éthique existentialiste.
29. Pour Kruks, le sujet constitué postmoderne est problématique parce qu'elle comprend sa «constitution» comme une «détermination» qui exclut toute liberté réelle. On pourrait toutefois montrer que même le sujet constitué par le pouvoir de Foucault garde une part de liberté fondamentale. Foucault ne théorise pas cette liberté comme caractéristique intrinsèque d'un sujet universel, mais il la reconnaît pratiquement comme la résistance perpétuelle qui surgit partout où s'exerce un pouvoir.
30. Kruks remarque d'ailleurs que la méthode de Beauvoir ressemble à la déconstruction et à la généalogie postmoderne, en ce qu'elle œuvre à dé-essentialiser et dénaturaliser le concept de femme.
31. Voir Michel Foucault, «Nietzsche, la généalogie, l'histoire», dans *Philosophie : anthologie*, Paris, Gallimard, 2005, p. 393-423.
32. Sara Heinämaa. «What is a Woman? Butler and Beauvoir on the Foundations of the Sexual Difference», *Hypatia*, vol. 12, n° 1, 1997, p. 24.
33. «Elles [les femmes] ont toujours été subordonnées à l'homme : leur dépendance n'est pas la conséquence d'un événement ou d'un devenir,

- elle n'est pas arrivée.», Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, I*, *op. cit.*, p. 20.
34. «Pourquoi Nietzsche généalogiste récuse-t-il [...] la recherche de l'origine ? Parce que d'abord on s'efforce d'y recueillir l'essence exacte de la chose, sa possibilité la plus pure, son identité soigneusement repliée sur elle-même.», Michel Foucault, *op. cit.*, p. 396.
35. Simone de Beauvoir. *Le deuxième sexe, I*, *op. cit.*, p. 24.
36. *Ibid.*
37. *Ibid.*, p. 34.
38. *Ibid.*, p. 27.
39. Susan Hekman, «Simone de Beauvoir and the Beginnings of the Feminine Subject», *Feminist Theory*, vol. 16, n° 2, août 2015, p. 142, nous traduisons.
40. Sonia Kruks, *loc cit.* p. 103, nous traduisons.
41. Voir : «Foucault» dans Michel Foucault, *op. cit.*, p. 42-49. Nous ne voulons pas insinuer ici que Beauvoir aurait inspiré Foucault, mais plutôt souligner une convergence d'idées entre ces deux auteurs.
42. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, II*, *op. cit.*, p. 651.
43. Stevi Jackson, «Théoriser le genre : l'héritage de Beauvoir», *Nouvelles questions féministes*, vol. 20, n° 4, s. d., p. 12.
44. Il nous est impossible de rendre ici pleinement justice à la thèse de la construction sociale du sexe, et notre but est simplement de souligner qu'elle se situe en continuité directe avec la démarche de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*. Pour en apprendre davantage sur cette thèse on peut consulter *Trouble dans le genre*, de Judith Butler et *Penser le genre* de Christine Delphy. Notons simplement au passage que ces théoriciennes ne nient à aucun moment la matérialité du corps, mais soutiennent que cette matérialité ne contient *en elle-même* aucune signification. Notre perception du sexe, comme notre perception de la race, d'ailleurs, doivent selon elles être comprise comme la perception d'un *sens*, soit de la sédimentation de normes et de significations au sein d'une société, plutôt que d'un fait brut. Ce qui ne revient pas à nier l'existence du sexe : le sexe a certainement une réalité indéniable, mais il ne constitue pas le fondement du genre, sinon son effet.
45. Le mouvement de l'éthique du *care*, qui conteste directement les valeurs masculines en valorisant le *care*, ce soin nécessaire à tous les êtres vivants, est un bon exemple de cette approche. Les valeurs masculines traditionnelles sont effet fondée sur le déni du soin nécessaire à toute vie. Idéalisant l'indépendance, elles nient la

fondamentale interdépendance du vivant, invisibilisent le travail de soin et dévalorisent celles qui l'accomplissent.

46. Pensons aux féministes postmodernes anglo-saxonnes (Judith Butler, Joan Scott, Donna Haraway, Gayatri Spivak, etc.), et, du côté européen, aux féministes matérialistes (Monique Wittig, Christine Delphy, Colette Guillaumin, etc.).